

« Le Sillon, Mémoire d'un paysan breton »

Éditions Les oiseaux de papier, 2006, 463 pages.

A la médiathèque d'Acigné, Fonds local

présenté par Jean-Jacques Blain, juillet 2022

Pierre Rubin, né en 1934, est issu d'une famille d'agriculteurs de la région de Vitré. Installé à son tour dans une exploitation agricole de Monterfil, dont il fut maire, il a été profondément marqué par son enfance. Dans cet ouvrage, il relate fidèlement la vie quotidienne dans les années 1930 et 1940 dans une ferme, en appréciant les différences profondes avec la vie d'aujourd'hui. Bien qu'ayant quitté l'école à 14 ans, comme beaucoup alors, Pierre Rubin a toujours eu le goût de l'écriture et, doté d'une mémoire étonnante, il partage avec le lecteur son expérience avec précision et finesse.

Autre qualité de cet ouvrage, Pierre Rubin ne tombe pas dans le misérabilisme ou la nostalgie, pièges faciles et courants dans ce type de récit. Prenant tout le recul nécessaire, il décrit les modes de vie révolus et les évolutions de l'organisation du travail, de la sociabilité et de la psychologie rurale, telles qu'il les a vécues.

Un livre à recommander pour ceux qui s'intéressent à l'évolution de la société rurale.



Quelques éclairages apportés par Pierre Rubin...

Agriculteur et expression littéraire

Les paysans ne sont pas, à priori, des hommes de lettres. Ni leur histoire, ni leur condition de vie ne leur ont donné les moyens de s'exprimer facilement et on les attend rarement sur ce terrain. Pour Pierre Rubin, le cheminement vers l'écriture de ce livre, c'est le besoin de relever la tête. C'est aussi se faire plaisir dans un exercice en toute liberté, éloigné des objectifs utilitaires qui emplissent la vie. C'est « remonter le sillon », se raconter d'abord à soi-même, une certaine façon de revivre sa vie, ce qui lui a procuré une joie insoupçonnée.

Les veillées mortuaires, un rite oublié

« Quand quelqu'un, quel qu'il fût, décédait dans le voisinage, il était de tradition obligatoire de participer, ensemble ou à tour de rôle, aux veillées qui se tenaient en général durant trois soirées consécutives. Pour moi, c'était presque un cauchemar de savoir qu'il faudrait encore « y aller », tant cette corvée m'était pénible. En effet, ces veillées, monotones et interminables, duraient pour la plupart de 21 heures à minuit (...). Pour un enfant ou un adolescent, le temps paraissait encore plus long (...). Ces soirées paraissaient d'autant plus pénibles qu'elles se passaient dans le plus grand silence, sauf quelques profonds soupirs soudains ; alors parfois, quelques paroles plus ou moins banales venaient casser ce silence de mort. »

Le temps de travail sans compter

« Le temps, c'est de l'argent. L'application de cette maxime réaliste a changé complètement l'approche du travail en agriculture aujourd'hui, et aussi celui de l'artisanat (...). Personne ne peut plus se dispenser de compter son temps. »

Le temps passé autrefois au travail dans l'agriculture n'était pratiquement jamais comptabilisé. En témoigne les salaires des ouvriers agricoles payés à l'année, le temps passé à balayer les feuilles éparées ou des cours de fermes boueuses, la construction des tas de fumier au carré, l'entretien des multiples haies et des fossés, la marche à pied chronophage d'un lieu à un autre, etc. Ces tâches étaient souvent futiles et parfois inutiles. Cette attitude des plus communes était généralement liée à la volonté de ne jamais rester à ne rien faire, au risque de passer pour un fainéant, la suprême injure. Certes, certains de ces travaux participaient à embellir la campagne ou améliorer la productivité du sol. Mais ils consommaient une énorme quantité de travail pour une contribution très accessoire au revenu. »

Le souci permanent d'économie

La génération de Pierre Rubin, et encore plus celle de ses parents, avait le souci d'être économe. L'exemple du pain est révélateur. Les anciens, quand ils remarquent des gaspillages de pain, ne comprennent pas. La même attitude de parcimonie se retrouve à propos de toutes les marchandises ou d'objets, tant leur fabrication était autrefois longue et difficile, et qu'on disposait de peu d'argent pour acheter à l'extérieur. Les moyens de production perfectionnés et industrialisés ont spectaculairement élevé la disponibilité de produits pour le consommateur, une abondance impensable avant les Trente Glorieuses. Les prix des produits, ramenés au coût moyen de l'heure de travail, sont descendus à des niveaux extrêmement bas, du moins aux yeux des anciens. Cependant, ils n'ont souvent pas su, ou voulu, se départir des habitudes d'économie et de refus de tout gaspillage acquises dans leur jeunesse.

C'était le bon temps ?

Nombre de contemporains voient ce temps passé ainsi. Pierre Rubin constate que les citadins d'alors, s'ils venaient parfois observer ce monde avec amusement, pour rien au monde n'auraient voulu y prendre place. C'est une des causes de l'exode rural sans retour.

Quant aux paysans, ils ont fait beaucoup pour se sortir de ce monde où il fallait faire de nombreux kilomètres à pied derrière les chevaux, se lever tôt le matin, travailler dur avec les bras, par tous les temps, patauger dans la boue et le fumier, ne jamais avoir de loisirs, ou si peu... Cela ne veut pas dire rejeter le passé, ni saccager la nature, alors que la tradition avait appris à la respecter. C'est faire preuve d'intelligence, de techniques et de savoir-faire pour, au même titre que d'autres professions, moins peiner à la tâche, travailler moins longtemps pour avoir accès à des loisirs et à la culture.